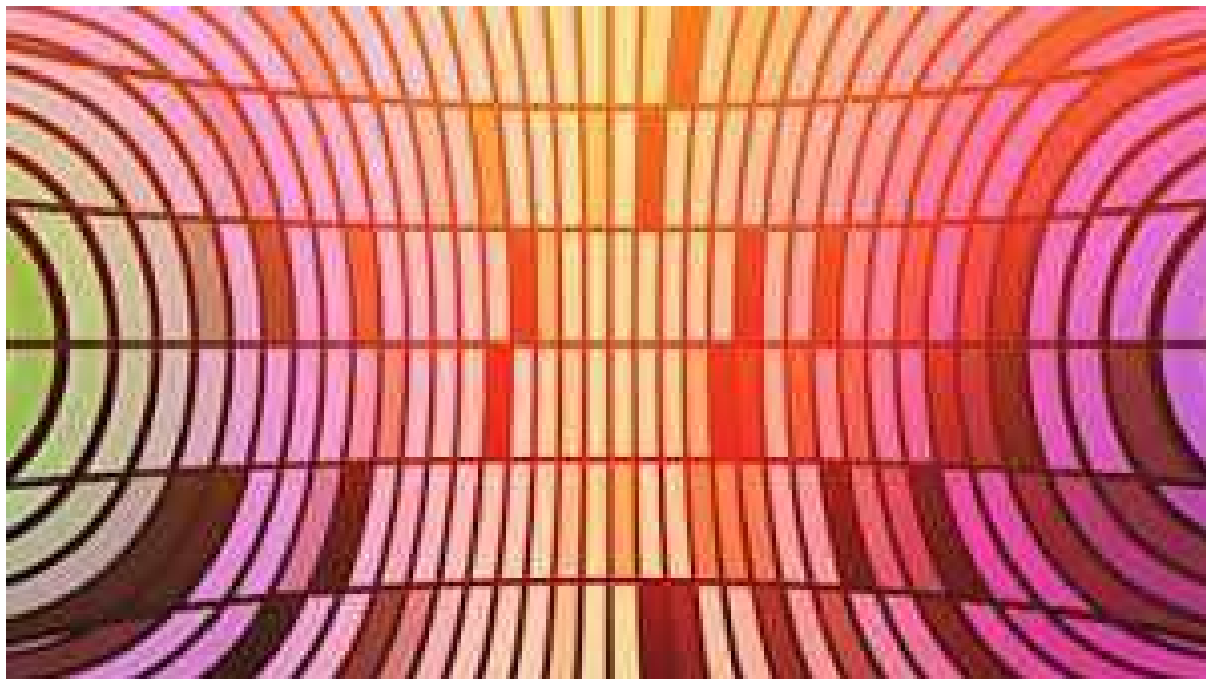


Lacan Quotidien



N° 854 – Jeudi 14 novembre 2019 – 12 h 39 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Éclairs

EN AVANT

Lire *autrement* par Guy Briole

« Le temps-pensée, c'est la *philia* »

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

ANNONCES & DÉDICACES

Ornicar ? 53 *L'inconscient encore, sa vérité, son réel*

L'inconscient éclair. Temporalité et éthique au CPCT



Lire autrement **par Guy Briole**

Lire Lacan au XXI^e siècle est un livre qui inscrit ce qu'est une recherche en psychanalyse (1).

Il s'agit non seulement de relire Lacan pour faire ressortir la pertinence de son enseignement et de sa lecture du lien social « à l'épreuve des problématiques contemporaines » (p. 8) comme des modes d'expression du malaise dans la civilisation au XXI^e siècle, mais aussi de s'attacher à ce *lire* que contient le titre et qui relève explicitement d'une recherche.

Le département de psychanalyse de l'université Paris VIII, par son équipe de recherche, annonce très clairement quel est son pari autour d'une distinction, de resituer la psychanalyse dans sa spécificité pour s'opposer à sa dilution dans la psychologie ou dans les discours communs. C'est plus que jamais dans l'actualité. En même temps, ce n'est pas que d'aujourd'hui, la psychiatrie avait déjà tenté cette résorption en incluant massivement la terminologie freudienne dans une sémiologie où le tranchant de l'invention de Freud était annulé.

Mais, là où le pari vise les fondements d'une recherche, c'est quand l'objectif est de « rejouer pour chaque génération cette réinvention » (p. 9).

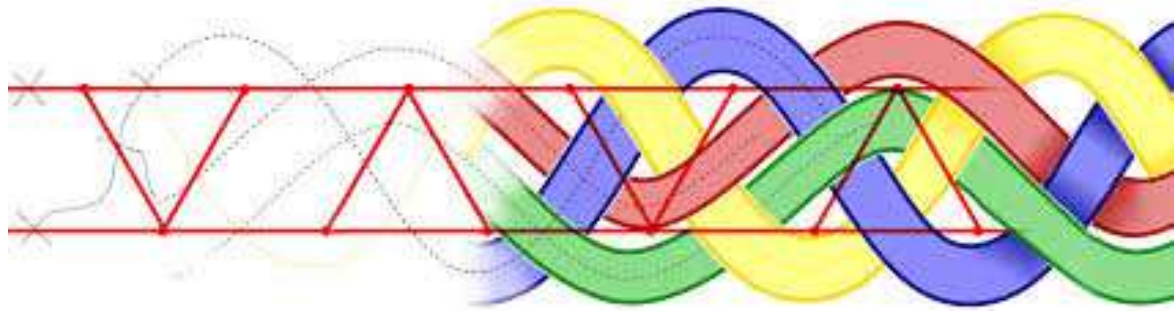
Recherche, rigueur et éthique

À la croisée de ce que nous apporte cet ouvrage et des réflexions qu'il a pu susciter, comment penser la recherche en psychanalyse ?

En premier lieu, on doit la situer dans une perspective radicalement opposée à celle du recueil, plus ou moins éclairé, de l'ensemble des savoirs. L'*universitaire* sait faire cette *recherche académique* avec méthode, il y est formé. Il sait trouver son élan dans le travail des autres.

Le *psychanalyste chercheur* se reconnaît, plus sûrement, dans la position de Roland Barthes qui, dans la solitude de celui qui mène une recherche, se voulait dégagé des contingences du savoir, des exigences, de l'exhaustivité, du « surmoi théorique » et, c'était à partir de cette position qu'il se sentait en capacité d'avancer dans ses recherches, dans son écriture (2). Voilà qui ouvre à la possibilité d'un savoir nouveau.

C'est à partir de ce qu'il n'y a pas, d'un trou dans le savoir, que le nouveau peut surgir. L'orientation que donne Jacques-Alain Miller en affirmant que c'est « l'inconscient lui-même qui apparaît comme une réponse faite avec le semblant au trou du réel » (p. 26) est essentielle afin de ne pas écrire ou parler « à tort et à travers » comme Lacan a pu en poser la limite. Le titre même de la leçon de J.-A. Miller, « Le réel, signifiant extrême » désigne cet incontournable sur lequel débouche le dernier enseignement de Lacan, au-delà de l'impossible que serait la psychanalyse à s'arranger des semblants, là où c'est le réel ou, plutôt, la défense contre le réel qu'il s'agit de bouger, de déranger (p. 27). Cette avancée, cette recherche-là, ne peut être que celle de la rigueur et de l'éthique.



Éclairages, ici et là

L'ouvrage trouve sa source dans le Séminaire XXIII et chacun des contributeurs en tire des conséquences précises. Ainsi, à cet endroit des travaux se situe le parcours argumenté et très précis auquel nous invite Sophie Marret-Maleval sur le *sinthome*. Elle fait valoir les différentes facettes de l'évolution de l'enseignement de Lacan pour en venir, avec J.-A. Miller, à cette proposition décisive « Le sinthome est l'anti-Œdipe de Lacan » (p. 49). Notamment, Lacan, mettant en avant la parole comme parasite, vient à « interroger plus loin la question du réel et de la jouissance » (p. 45). Alors se pose la question de la consistance du corps et le retour d'une certaine prééminence de l'imaginaire, amenant Lacan à introduire, là où était le *sujet*, le concept de *parlêtre* (p. 47).

La politique lacanienne interpelle sur le lien social, avance une éthique renouvelée et ouvre à d'autres lectures, sur un autre continent.

Christiane Alberti analyse les conséquences de l'affirmation de Lacan « il n'y a que ça, le lien social » à une époque où se pose avec une vive acuité le *comment vivre avec les autres ?* Il faut saisir que, si Lacan parle de lien social, c'est pour marquer qu'il ne s'agit pas seulement d'un lien de parole, mais « bien parce que ce sont des corps parlants qui sont

concernés » (p. 57). Un discours qui fait lien et permet de faire tenir les corps ensemble, là où « leur jouissance génère la ségrégation » (p. 60). La thèse est forte et ne renvoie à aucune norme, à aucune loi, mais à une lecture, à « un usage » singulier à une époque ou en un lieu donnés.

Une « éthique sans norme » est une formulation avancée, complétée d'un point d'interrogation, par Aurélie Pfauwadel pour cerner ce que peut signifier « une éthique du réel » (p. 63) dans une pratique de la psychanalyse où la visée, centrée sur le désir, ne peut qu'être hors normes. On suivra avec un vif intérêt cette recherche fine et très précise qui met en valeur les positions de Lacan dans les avancées de son enseignement à partir de l'opacité sexuelle (3) et qui finit par situer une éthique du réel dans une tension entre « la *dimension impérative de la jouissance* à laquelle est soumis l'être humain et la *dimension d'impossible* qui gît au cœur des pratiques humaines » (p. 86).

Que veut dire être lacanien aujourd'hui, notamment en Chine ? C'est la question que pose Nathalie Charraud à la fin de son article (p. 92). Mais, avant tout, en Chine, se référer à la psychanalyse, c'est se trouver pris dans un mouvement très disparate et éclectique dans un immense pays marqué par de profonds bouleversements qui avivent le malaise individuel. Garantie, contrôle politique, prévalence de Skype posent des questions pour la pratique. Être lacanien suppose des considérations éthiques et de s'être engagé avec sérieux dans une analyse et le contrôle de sa pratique. L'auteure montre la vivacité de la recherche sur l'enseignement de Lacan dont témoignent les thèses soutenues par des étudiants chinois à Paris 8 et Paris 7, principalement centrées sur les particularités de l'écriture chinoise, mais pas seulement. À cet égard on apprend beaucoup de ce très beau texte de Tao Zhang, qui noue « L'écriture chinoise et la pratique psychanalytique » ; c'est à lire ligne à ligne. Il souligne, relativement à la pratique que, quelles que soient les constructions écrites et leurs contraintes, il y a dans l'association libre place pour le lapsus, l'équivoque, l'ambiguïté du mot ; soit une émergence de l'inconscient dans le transfert. La conclusion souligne que si l'on s'en tient à la « spécificité d'une langue ou d'une écriture, nous risquons de passer à côté de notre position analytique » (p. 229).

Penser le sexuel est le quatrième volet de ce livre.

Clotilde Leguil délimite d'emblée le discours où va se dire la féminité à partir du renversement que propose Lacan quand il rejette toute « comparaison entre les deux sexes en termes imaginaires, toute symétrie entre l'homme et la femme » (p. 95). Explosés les chemins balisés par les normes sociales, la féminité échappe à la logique de l'universel en assumant « ce devenir Autre à soi-même ». C'est une thèse décisive qui permet d'approcher cette « expérience d'une jouissance non dialectisable », dans une « logique plus proche du réel ». Ces repères posés, on suivra C. Leguil dans sa propre lecture du cas Dora, se saisissant de ce relief singulier que Lacan a su lui donner. Le silence de Dora, repensé avec le concept de *jouissance discursive* forgé par J.-A. Miller, éclaire autrement l'échec de Freud comme l'approche différente de la féminité : non seulement dans un rapport au « moins » – comme cela se concevait à l'époque de l'Autre qui existe –, mais aussi au « plus un », à un *en-trop* du côté de l'Autre, présentifiant ce qui « se manifeste comme un désir énigmatique » (p. 109).

Fabian Fajnwaks fait valoir un paradoxe surgi de l'intersection de l'enseignement de Lacan et des théories *queer*. Il en pousse la pointe jusqu'à dire que Lacan avait un savoir sur ces théories qu'il ne connaissait pas ! La démonstration est subtile. Plusieurs auteurs *queer*, et pas des moindres, ont soutenu leur théorisation contre Lacan et la prévalence qu'il a pu donner au Nom-du-Père, comme au phallogentrisme pour une certaine « normalisation du désir ». Le paradoxe se complète de ce que, il y a aussi, chez Lacan une réponse aux théoriciens *queer* dans son énoncé *il n'y a pas de rapport sexuel*, mettant en évidence les *arrangements* que cela implique, *queer*, bien sûr, inclus : « La jouissance est *queer* », ponctue F. Fanjwaks (p. 115).



François-Marie Brunel s'arrête à un auteur, Tim Dean, dont on pourrait dire qu'il est le plus lacanien des auteurs *queer*. L'article est prenant, la documentation et l'argumentation retiennent le lecteur. T. Dean trouve à fonder la théorie *queer* dans l'impossible du rapport sexuel ! Il bute sur la reconnaissance de la jouissance féminine, ce qui, dans le cas contraire, pourrait l'exposer à la critique de réintroduire le genre (p. 151).

Pascal Pernot nous conduit sur les chemins de l'anthropologie avec Gayle Rubin, auteure de *Traffic in women* et inventrice du concept « système de sexe/genre » qu'elle relie à un fait culturel et non naturel. Elle milite pour restituer une « liberté » à ceux qui sont soumis à l'oppression de la « sexualité biologique ». Elle se situe dans un champ qui ne peut se concilier avec la psychanalyse bien que l'interrogeant. L'écart irréductible vient de ce que la psychanalyse, au-delà de la théorie, est une pratique touchant à la singularité et à la jouissance de chacun, quel que soit son sexe (p. 136).

La fonction de la lettre est abordée, dans la cinquième partie de l'ouvrage. Néanmoins, cette question est présente dans la plupart des travaux.

Leander Mattioli Pasqual s'attache, à partir de l'orientation de J.-A. Miller, à définir précisément le bien-dire et le savoir-lire du côté de l'analyste, mais aussi de l'analysant, condition précise de la cure. Son travail sur la lettre traverse l'enseignement de Lacan, de « L'Instance de la lettre... » (4) avec la définition du sujet d'être ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant – le signifiant et la lettre ne sont pas nettement distingués (p. 156) – à « la lettre désigne plutôt la trace de *lalangue* sur le corps du parlêtre » (p. 161). Le sinthome, point de nouage du langage et de la jouissance introduit la lettre comme littoral et en détermine l'usage, dans la cure, « comme nœud ». Ici, se fait jour une autre façon de comprendre le savoir-lire, de faire « résonner l'équivocité dans ce qui se dit » (p. 163), renouvelant la question de l'interprétation pour une « psychanalyse orientée par la lettre » (p. 168).

Deborah Gutermann-Jacquet part de « La lettre volée », celle que l'on a cherchée partout et qui n'est nulle part. Elle reprend, avec une grande finesse, ce signifiant singulier qu'introduit Lacan, *nullibiété* (5), qui dit l'absence, plus précisément l'être nulle part, en nul lieu (p. 173). On la suivra avec Pérec et la lettre volée comme pure perte, énigme insondable (p. 171), puis avec Borges et l'absence d'un livre dans la bibliothèque qui remet en cause un ordre de l'univers. Espace, littoral, absence, page blanche, *troumatisme* de la lettre..., *nullibiété* s'impose à écrire quelque chose qui ne peut se saisir d'un capitonnage qui serait aussitôt démenti. Alors, « la disparition demeure et derrière elle, la nullibiété dont elle est un des noms et qui témoigne de ce qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire* » (p. 178).



C'est aussi par l'énigmatique et ce qui manque, le vide, le traumatisme qui fait trou et non par le plus de sens, la surinterprétation offerte comme un mirage, que Carolina Koretzky aborde « Le deuil, le rêve et son au-delà ». Le deuil est au cœur de son travail et elle situe ce que Freud avait appelé « l'irremplaçable » dans le rapport à l'être perdu en le différenciant de ce que l'on appelle faire son deuil par rapport à la libido qui pouvait être liée à ce, ou celui, qui est perdu. Avec Lacan, « ce qui reste ne se résout pas à disparaître avec le disparu » (p. 183). Ainsi en est-il pour Roland Barthes de la voix de sa mère (p. 184). Ensuite, le rêve du père mort sera repris minutieusement avec une autre lecture que celle de Freud : « le père était déjà mort selon le vœu œdipien » (p. 185). Lacan va au-delà de la question œdipienne, de ce qui a marqué la rencontre de la langue avec le corps et qui dans l'analyse, à la fin, se révèle comme « être de désir du sujet » (p. 192).

Fabienne Hulak dans un travail très documenté et remarquablement construit nous propose un parcours avec Joyce qui est, dans les dernières élaborations de Lacan, son interlocuteur principal. Parfois, Freud est aussi là, invité. Joyce, ce « désabonné de l'inconscient », a réussi par son écriture à « nouer l'imaginaire qui fuit, au symbolique et au réel » (p. 194). Alors, Lacan ne voit pas en quoi il aurait pu bénéficier d'une analyse, lui qui serait arrivé à ce que « l'on peut attendre d'une psychanalyse à sa fin » (p. 196). Si Joyce s'intéresse à la psychanalyse, c'est aux fins de la détourner pour ses propres constructions :

traduire les images du rêve en impressions auditives, recourir à l'usage des mots hors leurs *connections ordinaires*, se référer aux lois de la phonétique, etc. Sur ce dernier point Lacan, concernant les épiphanies, relève l'erreur dans le nœud, il « identifie la faute dans le nouage borroméen à un *laspus calami* [...] au niveau de l'inscription phonétique » (p. 204). L'article se poursuit de la mise en tension des inventions de Freud et de Joyce pour, par l'élaboration de Lacan, conclure sur le « nouage de l'art et de la psychanalyse » (p. 210).

C'est par la *Clinique psychanalytique* que se termine cet ouvrage. Dossia Avdelidi reprend le concept de psychose chez Lacan, son évolution de la forclusion du Nom-du-Père à la pluralisation de ce dernier et à l'introduction de la forclusion généralisée. Avec J.-A. Miller, le développement se centre sur la psychose ordinaire. Cela résulte de la mise en question de la métaphore paternelle comme conséquence des travaux de Lacan décisifs sur la sexualité féminine, la jouissance, *La* femme n'existe pas, il n'y a pas de rapport sexuel, etc. (p. 241). Le sinthome est ce qui se dégage du dernier enseignement de Lacan et qui sera central dans la psychose ordinaire.

Le travail de Damien Guyonnet, « Le sujet de l'inconscient et le corps », vient comme une ponctuation qui en quelques pages bien serrées passe des premières élaborations de Lacan sur le sujet barré, l'invention de l'objet *a* qui est encore un espace imaginaire avec ce qu'il cèle de jouissance, puis son évolution et ces différentes acceptions, notamment comme objet non spécularisable, « morceau de corps qui doit être extrait » (p. 251). Le point final venant avec la réintroduction du corps parlant, celui du *parlêtre*.



Lire autrement

L'écriture de ce livre est le résultat de recherches, de travaux approfondis qu'il a fallu *mettre par écrit*. C'est le moment de vérité, elle, toujours repoussée, tant ce qui fuit tout le temps, c'est le réel à pouvoir être saisi. Pourtant, et Lacan l'a particulièrement souligné dans son Séminaire « Le moment de conclure », l'écrit est ce qui peut permettre de faire apparaître le réel, d'en atteindre quelque chose. Mais, l'écrit, ce qui est écrit, encore faut-il le lire, savoir le lire (6).

Le *lisible*, c'est en cela que consiste le *savoir* qui, relativement au sujet, ne peut être que supposé. Alors, interroge Lacan, quand on évoque le *supposé-savoir-lire-autrement*, quid de cet *autrement* ? Il le réfère à S(~~A~~) : *autrement* désigne un manque. C'est dire que savoir lire ne s'ordonne pas d'un plus de savoir, mais au contraire de ce qu'il y aurait à produire d'un savoir nouveau, à partir de ce qui est lu. Le *lire* ne va pas sans une recherche qui ne peut se résumer à tourner en rond autour d'un trou. Lacan oppose le cercle au trou et engage à être attentifs à ne pas le recouvrir, mais de s'en approcher pour se risquer à la trouvaille, « écrit *trou-veille*, soit ce qui veille du trou » (7).

C'est aussi en s'attachant à *lire autrement*, en s'exerçant à l'approfondissement des textes que cet ouvrage nous propose, que l'on y trouvera ce renouvellement des savoirs, cette réinvention, ce *gayçavoir* ravivé ; une « pensée en mouvement », écrit Fabienne Hulak dans son introduction (p. 12).

Lisez, relisez ce livre, parlez-en, commentez-le, travaillez-le, c'est foisonnant et riche en trouvailles, pour une psychanalyse au XXI^e siècle.

(1) : Hulak F. (coord.), *Lire Lacan au XXI^e siècle*, Paris, Champ social, coll. Psychanalyse, 2019.

(2) : Cf. Barthes R., *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, texte établi, annoté et présenté par C. Coste, Paris, Seuil/IMEC, coll. Traces écrites, 2002.

(3) : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome* (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2005, p. 64.

(4) : Cf. Lacan J., « L'Instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 493-528.

(5) : Cf. Lacan J., « Le séminaire sur "La Lettre Volée" », *Écrits, op. cit.*, p. 23.

(6) : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXV, « Le moment de conclure », leçon du 10 janvier 1978, inédit.

(7) : Briole G., « Recommencer », *La Cause du désir*, n° 102, juin 2019, p. 136.



LIRE LACAN AU XXI^e SIÈCLE

Fabienne Hulak (coordination)

CHAMP SOCIAL
ÉDITIONS

Samedi 16 novembre 13h15 - 14h45
aux 49^{es} Journées de l'ECF, près de la librairie,
rencontres et dédicaces avec
Fabienne Hulak et autres contributeurs

Ouvrage disponible à la librairie des 49^{es} Journées de l'ECF

Et sur Ecf-Echoppe :

<https://www.ecf-echoppe.com/produit/lire-lacan-au-21e-siecle/>



« Le temps-pensée, c'est la *philia* »

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Lire Lacan au XXI^e siècle (1) est un livre dont l'espace n'est pas littéraire et qui n'est pas à venir, un livre dont le titre ne cède sur rien : ni sur lire, ni sur Lacan, ni sur notre siècle, dit en Occident le XXI^e, qui va entrer dans son deuxième cinquième. Il m'évoque ce dit de Lacan : « La *philia* est le temps, en tant que pensée » (2), soit ce lien qui naît de l'attention pour le propre, en ce qu'il est impartageable, et tend néanmoins vers la formulation.

Sa publication est un acte. Avec ses seize contributeurs (3) dont onze sont membres de l'équipe qui travaille sur la recherche fondamentale de la psychanalyse – La Section clinique de l'université Paris 8 – parmi lesquels elle figure, Fabienne Hulak (dont un ouvrage sur Joyce va paraître) présente cet ensemble dont la structure est, elle aussi, parfaitement lisible : en six parties de taille variable, l'ouvrage parvient à rendre visibles et saisissables les fils qui serrent l'impossible dont il est tissé, soit la transmission de ce qui ne s'enseigne pas. En faire saillir la saveur, en relever le goût était la gageure. Elle est tenue du fait de la précision des attaques, ciblées sur des sujets choisis parce qu'ils sont sur toutes les lèvres et toujours rapportés d'un biais nouveau à la trame du réel qu'on ne peut dire – nommé « signifiant extrême » par Jacques-Alain Miller – dont le *discourcourant* tend à les détacher.

C'est que la préoccupation clinique est constante, que la globalisation n'est pas le nom de rien, mais celui de ce Tout que personne ne peut appréhender, sinon dans l'approfondissement entêté-entêtant d'un signifiant ou d'une constellation signifiante installée en position d'objet à produire à nouveaux frais, pour traiter d'un cas, un seul, dont chaque détail excède l'ensemble, mettant sa cohérence en question. Qu'il est loin le temps du concept, et qu'il est heureux qu'il demeure dans nos mémoires, mémoires d'avenir.

Ce livre, somme impossible, tient plutôt des *Institutes*, ces manuels à l'usage des étudiants dans l'Antiquité. Chacun en aura son usage, son profit. Installés dans le fameux rond brûlé au milieu de la brousse des pulsions dont la circonférence est partout, les contributeurs ont composé, chacun, chacune, une oasis, qui n'est pas un isolat. Je me suis risquée ici à les faire voisiner deux par deux.



La Chine et la fonction de la lettre

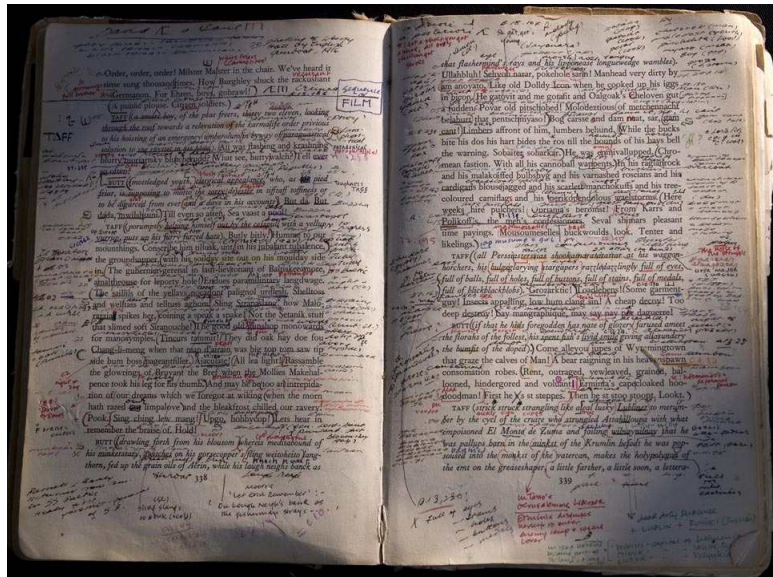
Nathalie Charraud nous livre une cartographie de ce qui se passe au nom de la psychanalyse dans cette immensité – cartographie aussi informée que possible, mais pas moins hypothétique et donc ouverte à des remaniements, fonction de la poursuite de l'exploration du continent jaune où, depuis des années, des psychanalystes se rendent, y présentant des malades, des cas et des travaux de doctrine, ayant ainsi créé, avec la Section clinique de Cheng Du, les conditions d'échanges favorisant la venue d'étudiants chinois au Département de psychanalyse. Parmi ces derniers, Tao Zhang nous apporte ici ses lumières sur les principes qui ont conduit à l'écriture chinoise moderne et sur leurs conséquences qui rendent lisible l'irréductibilité de la parole à l'écriture, quand même celle-ci comporterait un indice de « prononciation » (p. 217). Sans doute la barrière de la langue, extrême elle aussi, ajoute-t-elle sa difficulté à l'aventure, mais Lacan n'a-t-il pas, en pionnier, exploré notre condition d'*occidentés* à la lumière de ce qu'il a pu capter de cet Orient non moins extrême, en allant au Japon ainsi qu'en pratiquant le chinois avec François Cheng ? « Pas de lecture directe du désir inconscient » (p. 228), telle est la conclusion de la leçon de chinois qui s'applique à déjouer la confusion entre rébus et sinogramme. Dans l'intervalle, le comble de la disparition de l'autre intervalle, à savoir celui qui sépare la parole de l'écriture, aura été, une fois encore, appréhendé pour être démontré dans son existence, et évité en pratique.

Le sexuel et James Joyce

L'identité sexuelle, *topos* qui est sur toutes les lèvres – débats, joutes et querelles allant bon train dans le bel aujourd'hui – serait l'ordinaire de la clinique si celle-ci n'ignorait l'ordinaire. En effet, des lignes de force sont à extraire de chaque cas, à rebours de ce qui s'étale dans les médias et fabrique l'écran de la doxa nouvelle, qui entend balayer tout ce qui l'a précédée. Car, loin de réduire les psychanalystes au silence, cet écran les pousse à parler pour le traverser de part en part, forger des repères neufs avec le matériau des anciens et peaufiner leurs armes pour persévérer dans les échanges, d'autant plus nécessaires qu'est rare la contingence de rencontre féconde.

Ainsi en va-t-il de la constellation signifiante « femme », « féminin », « jouissance féminine ». Sitôt perdue l'innocence biblique, chacun est au pied du mur du langage, aussi rempardé de préjugés qu'il est démuné de certitudes, ou pire, bardé de certitudes et les brocardant à tout va. Avec la jeune Dora de Freud, accueillie *post mortem* par Lacan et menée à bon port, Clotilde Leguil nous guide dans les méandres de l'hystérie d'aujourd'hui jusqu'au lieu où bien dire la sexualité redevient désirable.

Ainsi Joyce, le Joyce de Lacan qui objecte à toute résorption de la psychanalyse dans la psychologie générale (dont Freud a pu distraitemment rêver, pour la satisfaction de ceux qui semblent ignorer que la science vire au scientisme aussi sûrement que le fantasme à la réalité, si l'on en méprise les ratés), incarne-t-il une autre langue et un autre continent, dans la longue nuit de *Finn*, ivre mort, *aleph* à soi tout seul, ce pourquoi il requiert une armée de lecteurs. D'ailleurs, ce Joyce sardonique dans son mépris de la psychanalyse n'en cache-t-il pas un autre sous la guise du professeur d'anglais d'Ettore Schmitz – lequel trouva sous le nom d'Italo Svevo son comptant d'éternité littéraire grâce à lui – qui fut aussi son élève modeste en italien et qui débattait de Freud avec lui et d'autres (p. 197) ? Fabienne Hulak qui a trouvé Umberto Eco pour cheminer avec elle dans le déchiffrement de *Finnegans Wake* nous donne ici des indications précieuses pour introduire au thème du prochain congrès de l'Association mondiale de psychanalyse.



La politique, c'est l'orientation

À l'instar des sujets des six royaumes combattants de la Chine ancienne que le maître voulut unifier par le moyen d'une langue Une, les lecteurs ici présents tireront profit de la variété par laquelle chacun met en œuvre à sa façon un usage des Séminaires et des *Écrits* de Lacan qui font la navette au-dessus de la faille qui sépare et réunit, étrangères l'une à l'autre, l'écriture et la parole. Dans cet espace qui se perd, comme dans les films de Lynch, sitôt qu'on en sort et qui vous avale, comme dans le monde de Harry Potter si vous ne vous êtes pas équipé pour en revenir, rien ne s'égale, rien n'égale rien. Appeler un chat un chat n'en est alors que plus nécessaire, lorsque l'on saisit comment la partie phonétique d'un idéo-phonogramme a emprunté au chameau son « cha » pour représenter non pas une prononciation (ou rarement), mais une syllabe écrite. Dès lors, est manifeste que pratiquer la conversation à plusieurs est de bon aloi, quand même chacun ne pourra passer que par le chas de l'aiguille qu'il aura lui-même façonnée pour filer son propre ouvrage.

La joie étrange que ces lectures suscite est-elle liée à la solidarité dans laquelle le lecteur est invité à prendre place, pour un combat résolu où l'on est seul à évaluer les profits et les pertes, dans la bonne compagnie des autres solitaires, comptables discrets de leur sombre jouissance, une fois traversés les masques du désir (p. 170) ? Si cela peut s'éprouver, n'est-ce pas que cela doit ne pas cesser de se réinventer ?



Envoi

Si j'écrivais – et mon Dieu, je vais l'avoir écrit – que « ceci n'est pas une *vulgate* », je susciterais (je l'entends déjà d'ici) le cri féroce et néantisant : dénégation, déni, démenti !

Et pourtant, ceci n'est pas une *vulgate*, n'en déplaise aux détracteurs qui ne manqueront pas. Plus proche du « Jardin aux sentiers qui bifurquent » de Borges, c'est un livre source, une poire pour la soif, une borne, dans un champ aux contours évanescents. À qui, symbole d'une absence, pénètre ce discret monument, il est permis d'y mettre du sien et de le faire savoir. Il est permis de savoir le prix à payer pour se vouer à une pratique dont les seuls effets qui valent sont de réveil lucide et de courage discret, débouchant sur un paradoxe inouï : sans la domination d'un langage, par la vertu d'une langue qui requiert une mise à jour permanente pour faire lien, inventer les conditions pour qui s'engage dans la psychanalyse, d'une écriture inédite, non reproductible, contenant en puissance le germe de sa propre subversion, une subversion généralisée donc, à partir de celle qui fait du genre un acte performatif.

Les psychanalystes ne se subsumant pas dans un troisième ni dans un énième genre (4), ils utilisent encore le binaire masculin/féminin, godardien en ceci que, comme il est dit dans le film éponyme, s'il y a masque et cul dans le premier, dans le second il n'y a rien. Or, du rien au vide, la voie est toujours à frayer, variée, infiniment.

1 : Hulak F. (coord.), *Lire Lacan au XXI^e siècle*, Nîmes, Champ social, 2019.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 145.

3 : On notera la solution élégante pour en finir avec la notion d'auteur en psychanalyse. Freud donna le ton en donnant sa contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique.

4 : Cf. Laurent É., « Genre et jouissance », in Fajnwaks F. & Leguil C. (s/dir.), *Subversion lacanienne des théories du genre*, Paris, éd. Michèle, 2015, p. 145-162.

ANNONCES & DÉDICACES

ORNICAR ? 53

L'inconscient encore, sa vérité, son réel

« La psychanalyse doit son endurance étrange à l'accès qu'elle donne au réel de l'existence »
Jacques-Alain Miller

À l'heure de la *post-vérité*, du complotisme, des *fake news*, que reste-t-il de la vérité ? Bien avant qu'elle soit ainsi pulvérisée, Lacan a questionné la vérité. Parce qu'elle est variable, il parle de *varité*. Il pointe aussi que « La dire toute, c'est impossible ». Cet impossible à dire, cet inassimilable qui fait trauma, tient au réel.

Le réel, chacun s'y cogne de façon singulière. Aussi, plus encore que la vérité du désir, la psychanalyse lacanienne vise le serrage du réel.

Présentation de Clotilde Leguil

Notre époque tend à remettre en question la vérité et à se perdre dans les affres de la *post-vérité*. La psychanalyse, quant à elle, continue de faire référence à la vérité – vérité refoulée, vérité inconsciente, vérité d'un désir méconnu.

Pourtant, la psychanalyse ouvre aussi sur une remise en question de la vérité. L'inconscient avec Lacan n'est pas seulement le lieu d'un message sur une vérité méconnue de l'histoire du sujet, il est aussi le lieu de la commémoration de la rencontre avec le trauma. Les traces traumatiques relèvent du réel et non plus de la vérité. Elles relèvent du réel au sens où la psychanalyse l'entend, le réel pulsionnel.

Ornicar ? 53 se déploie autour de l'événement traumatique et de ses effets pour le sujet, entre vérité et réel. Il explore ce que Jacques-Alain Miller a désigné comme le « décrochage du vrai et du réel » en psychanalyse.

Laissons-nous enseigner par la littérature quand elle est réponse au trauma. Avec Philippe Lançon et son roman *Le Lambeau*, l'écriture devient réponse à ce réel inassimilable.



Samedi 16 novembre 13h15 - 14h45

**aux 49^{es} Journées de l'ECF, près de la librairie,
rencontres et dédicaces avec**

**Clotilde Leguil, Sophie Marret-Maleval et Christiane Alberti
et l'équipe de rédaction du Département de psychanalyse de Paris 8**

Découvrez le sommaire [ici](#)

En librairie le 14 novembre 2019

Ouvrage disponible à la librairie des 49^{es} Journées de l'ECF et sur ecf-echoppe.com

L'inconscient éclair. Temporalité et éthique au CPCT

Centre psychanalytique de consultations et de traitement

L'inconscient éclair. Temporalité et éthique au CPCT

Que nous apprend l'orientation lacanienne sur le rapport au temps? Comment l'analyste emploie-t-il le temps compté dans les traitements menés au CPCT? Et comment opère-t-il quand il n'y a pas de formations de l'inconscient?

Ce recueil de textes et de cas témoigne, par-delà les effets thérapeutiques, des effets psychanalytiques obtenus dans les CPCT. Il apporte des indications précieuses sur le maniement du temps dans la pratique analytique et ouvre des perspectives inédites sur l'interprétation.

- Une conférence de Serge Cottet fait le point sur la temporalité dans la cure analytique et dans les traitements brefs – « Y a-t-il un acte analytique susceptible d'accélérer le temps pour comprendre ? »
- Sept cas sont exposés puis discutés dans une conversation clinique qui cerne leurs points vifs et l'opérativité des interventions.
- Éric Laurent amène des orientations majeures à partir du deuxième enseignement de Lacan qui renouvelle la conception du temps et de l'interprétation en psychanalyse.

*La séance analytique est
une manœuvre essentielle avec le temps.*

Jacques-Alain Miller

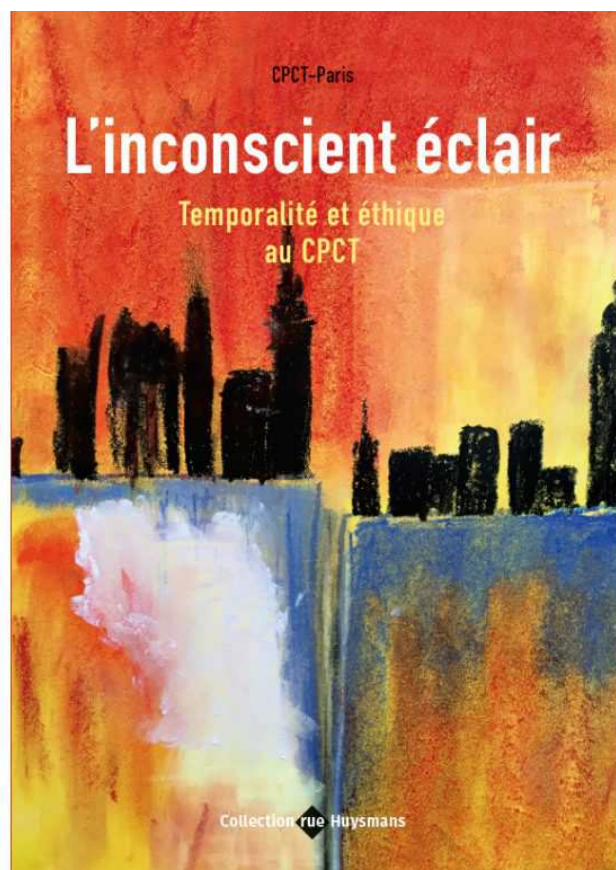
*L'originalité du CPCT ne tient pas au fait
de prédéfinir un terme au traitement.*

Éric Laurent

*Il n'est pas nécessaire qu'un traitement
soit long pour qu'un éclair s'y produise.*

Lilia Mahjoub

Avec Dalila Arpin, Hélène Bonnaud, Fabrice Bourlez,
Serge Cottet, Carole Dewambrechies-La Sagna,
Pierre-Gilles Guéguen, Nicole Guey, Alice Ha Pham,
Philippe Jonquet, Philippe La Sagna,
Philippe Lacadée, Éric Laurent, Jérôme Lecaux,
Clotilde Leguil, Lilia Mahjoub, Pierre Naveau,
Esthela Solano-Suárez & Guy Trobas.



Samedi 16 novembre 13h15 - 14h45

**aux 49^{es} Journées de l'ECF, près de la librairie,
rencontres et dédicaces avec**

Lilia Mahjoub, présidente du CPCT-Paris

Centre psychanalytique de consultations et de traitement

Ouvrage disponible à la librairie des 49^{es} Journées de l'ECF et sur ecf-echoppe.com

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI